



LIGNES EN LIGNE

Projet d'écriture collaboratif

L'écriture est un luxe...

L'écriture est un bonheur...

L'écriture est une liberté.

André Comte-Sponville, *La correspondance in. Impromptus* (1996)

Mémoire interdite

Histoire écrite par Corinne, Diana, Sophie M., Any et Marguerite

C'était une nuit sombre et orageuse ; la pluie tombait à torrents -sauf par intervalles occasionnels, lorsqu'elle était rabattue par un violent coup de vent qui balayait les rues, crépitant le long des toits. Paul Clifford, Edward Bulwer-Lytton

Au loin, on pouvait distinguer à travers les gouttes, l'éclairage de la rue principale, autant de petits halos aux contours flous synonymes de vie, ce dont on pouvait douter au vu de l'ambiance. La petite ville courbait la nuque sous les rafales, attendant que l'orage s'éloigne. En temps normal, cet endroit était animé, une petite ville du Sud de la France, avec son mail et ses platanes, endroit où le marché s'installait une fois par semaine, lieu de rencontres amicales ou politiques quand les élections se profilaient...

Les maisons étaient principalement faites de brique rose, avec pour certaines une curieuse alternance de galets, la ville était disposée en spirale montant à l'assaut d'une butte dominée par une bâtisse notoire, le château ! Enfin, il s'agissait plus d'une grosse demeure bourgeoise, récemment reconverte en restaurant gastronomique, bénéficiant d'un parc ombragé de pins maritimes centenaires, avec une terrasse embrassant toute la plaine toulousaine, jusqu'aux contreforts de la Montagne Noire et même, parfois, la chaîne des Pyrénées comme si elle était à portée de main.

La ville proposait tous les commerces et services, ce qui la rendait attractive aux yeux de beaucoup, et les lotissements se multipliaient en périphérie, rendant la circulation difficile à certaines heures avec cette nouvelle population qui déposait enfants à la crèche, à l'école, au collège, autant de voitures dans ces rues étroites. Une fois cette agitation calmée, la cité retrouvait son calme, les deux cafés avec leurs terrasses protégées par des haies de lauriers roses, accueillaient volontiers les flâneurs profitant à toute saison d'un rayon de soleil bienvenu. Une fontaine et un lavoir complétaient le lieu de manière harmonieuse.

L'église située au cœur du village, carillonnait chaque quart d'heure, faisant s'envoler les pigeons qui nichaient dans le clocher. Le cimetière proche offrait aux visiteurs qui le fréquentaient, un havre de fraîcheur et d'ombre, les allées étant bordées de vénérables ifs et cyprès. De temps à autre, on pouvait entendre l'orgue majestueux, fierté de l'église, reprendre vie grâce au talent des élèves du cours de musique qui y avaient accès...

Mais cette nuit, le seul bruit que l'on entendait, encore plus fort que la pluie, c'était le mugissement du vent d'autan, le vent des fous, implacable, martyrisant les frondaisons, les tuiles ; gare aux objets malencontreusement oubliés dans les jardins, ils traverseraient le village et finiraient leur course dans un champ, ou sur la route.

Justement, en vérifiant par la fenêtre si j'avais bien rangé mes arrosoirs, je vis une silhouette massive s'avancer dans la rue, essayant tant bien que mal de se protéger du déluge (ou des regards ?) en s'abritant sous un porche avant de bondir jusqu'au suivant. Ce qui m'étonna, c'était non pas le fait qu'une personne ose braver les éléments, après tout elle descendait peut être du dernier train, mais plutôt son accoutrement : la personne était vêtue d'un treillis militaire et d'un bonnet sombre, encombrée d'un énorme sac à dos, d'un étui cylindrique en

bandoulière, d'une forme en bois qui me sembla être un chevalet et surtout d'une paire de jumelles autour du cou, totalement inutiles ce soir là...A la faveur d'un éclair, le visage de l'inconnu fût brièvement illuminé et me rappela quelqu'un , mais qui ????

Un éclair, que peut-il montrer ou dévoiler ? Il éblouit plus qu'autre chose, surprend, dévisage avec force et impertinence, ne prend aucunement le temps de regarder et d'attendre que quelque chose se passe, qu'une expression se réveille et change, qu'un muscle se relâche ou se crispe, qu'une ride se détende ou que plusieurs se croisent en questionnement, étonnement et surprise.

C'était sa ville, il y était né et y avait passé ses années les plus enthousiastes, les plus sauvages aussi. Tête brûlée sur tous les plans, insoumis et inapprivoisé, il brûlait son énergie dans un éclair de temps et la rechargeait dans moins de temps que ça.

En la quittant il ne pensait plus jamais la revoir. Le retour qu'il souhaitait dans l'ombre de l'oubli, n'avait pas la moindre chance de le dévoiler, tant d'années le cachaient, tant de rides...

Cette guerre, cette injustice, cette course sauvage à la destruction pulvérisée, l'espace d'une seconde, l'homme et tout ce qu'il a bâti pendant des années, une vie et son sens. Quel non sens. Lui, il est bâtisseur, il construit des maisons qu'il nourrit, de toutes sa passion et son énergie; de son savoir et de sa patience. Il aime les voir naître et s'élever de la terre et de la pierre, de ses mains, de sa sueur et de son sang. Après, le temps lui rend le bonheur de les voir devenir des foyers où des histoires se tissent, se croisent, restent ensemble ou se séparent pour partir plus loin à la recherche d'autres rencontres.

Il décrocha sa bandoulière de l'épaule et mettant l'étui par terre, comme on enfonce un pieu, s'appuya sur lui et le serra fort de ses mains âpres, noircies par la longue marche sous le soleil, le vent, la pluie et la grêle, jusqu'à sentir la chair gémir sans voix. Depuis des années cette chair éduquait son endurcissement et protégeait sa résistance pour tenir, sans jamais dire non. Mais la vieille douleur se réveilla là où le fer avait laissé sa marque.

D'un geste violent il arrache son vêtement et le jette dans l'égout comme pour se débarrasser par la sécheresse de ce geste du vécu de débris et de poussière. Alors la pluie prend possession de son corps, l'inonde et l'embrasse dans une étreinte fraîche et généreuse. Le sang retrouve sa vitalité dans les artères et descend dans les veines avec tout ce qu'il emporte du corps du géant.

Qu'il était beau son regard, franc, rieur, doux, espiègle, combien sensuel de près ou de loin, souvent farouche, méchant parfois, cette méchanceté sans racines qui s'éteint comme un feu de paille et disparaît aussitôt sans faire de mal.

Comme si c'était hier, tellement il reste frais, comme s'il était là depuis toujours, tellement il fait partie de tout son être.

Il a suffi de ce regard, d'un va et vient de l'un à l'autre pour qu'il bâtisse la plus belle œuvre de sa vie...



Une œuvre réfléchie et construite au gré des séjours divers et des nuits d'insomnie, parfois dans une de ces maisons à flanc de colline montant vers l'Eglise, selon les amours du moment. A l'occasion donc, dans une chambre toute serrée, taillée grossièrement dans un étage auparavant fait pour coucher une grande famille ; cloisons légères et mal placées, grand plancher, et murs à la chaux, crucifix énorme au-dessus du lit en bois noir où les gémissements montaient, remuant le cœur de ces vieilles bâtisses frileusement serrées les unes contre les autres. A d'autres moments, dans cette maison de maître, où la courtepointe blanche brodée de bouts servait à cacher ses jeux coquins et doux, des visages sévères des ancêtres figés dans des photos encadrées d'argent et posées sur des dressoirs en chêne noir, et des tables de merisier poli, sous les tapisseries anciennes couvrant les murs.

Ses réflexions les plus abouties étaient nées dans la fermette typique, sur le versant d'en face, où le bruit des chèvres la nuit, et les ronflements sur tous les tons de tous sur la paille collective empêchaient tant le sommeil, que le faux calme de la nuit était propice à malmener et torturer ses idées pour en faire des projets plus solides, et mieux ficelés. Les bruits amenaient des pensées, le vent se glissant dans les murs ou entre les huisseries en chassaient d'autres. La chaleur relative, humaine et animale, faisait grelotter d'autres idées aux confins de son génie, qui se raccrochait alors aux ombres des outils et ustensiles accrochés ça et là pour rester dans ce monde.

Son bonheur le plus grand, ses moments de réelle solitude, nécessaires à parfaire son œuvre, avaient occupé son esprit des journées entières, au loin, dans le refuge à plus de 1200 mètres d'altitude. Une simple cabane montée sur un muret de pierres du pays, et sous un toit d'ardoises plus récent accueillait ses séjours hivernaux et solitaires, quand le manque de pratique le faisait arrêter toute activité. La pièce unique se refermait alors de longues semaines sur ses pensées, et les murs sombres aux petites ouvertures faisaient rebondir ses idées et réflexions pour le pousser plus loin. Il arrivait toujours un instant crucial, où la folie germait mais allait s'écraser sur le bois sombre et encore odorant, sur la cheminée de pierre, au linteau sculpté, sur la porte barrée pour que la neige ne l'écrase pas. La folie tournoyait alors dans la chambre pièce à vivre, autour de lui, autour de la table et des trois tabourets, au fond de la paille sur son sommier en bois grossier. La décoration épurée envenimait son imagination, et il y projetait ses desseins comme autant de films dont il changeait la fin autant que nécessaire, mais surtout, toujours, et dans les moindres détails, les conséquences de chaque étape, et de chaque geste. Alors, sur le plâtre au-dessus de la couche austère et peu accueillante, avec quelques symboles connus de lui seul, il notait les étapes à venir.

Comme à l'habitude, il s'éveilla dès **potron-minet**, il crut alors qu'il était réellement devenu fou. Disparus la cheminée de pierre, la table et les tabourets, disparue la paille sur laquelle, chaque matin, il **pendiculait** retrouvant ainsi l'agréable sensation de redécouvrir son corps.

La pièce dans laquelle il se trouvait était rassurante. Il était allongé sur un lit confortable avec des draps frais portant encore l'odeur d'une lessive récente. Une baie vitrée laissait entrevoir une aube naissante, il pensa *Aurore aux doigts de rose*, Homère, l'Odyssée. Il n'avait donc pas tout oublié ! Ses pensées tourmentées de la nuit n'étaient-elles que des rêves ou déjà le retour de souvenirs ?

Physiquement, il se sentait mieux mais avait oublié ce qui précédait ce moment. Juste quelques flashes. Une gare, laquelle, où ? Un quai, un panneau sur lequel il avait lu Toulouse. Un wagon dans lequel, sans même hésiter, il était monté. Puis, la fatigue, l'endormissement et le réveil brutal à l'arrêt du train. Combien de temps avait-il dormi ? Pris d'une sorte d'urgence, il était descendu. Il se souvenait de la pluie, du vent, de sa course vers ... vers quoi, il ne le savait. Puis, le trou noir, les fantômes dans sa tête.

Il ne savait ni qui il était, ni où il était, ni pourquoi il était là, vulgaire **pékin**. Pourtant ...

La porte s'ouvrit après qu'un coup discret fut frappé. Un couple entra. La femme d'un certain âge lui sourit, heureuse de le voir dispos. L'homme qui portait une sacoche avait un air sérieux mais amical. S'asseyant au pied du lit, il lui raconta comment sa vieille amie avait fait

appel à lui quand elle avait trouvé ce garçon en chemise, effondré devant sa porte, grelottant, et délirant.

Médecin, il l'avait examiné, n'avait observé qu'une cicatrice, peut-être souvenir d'une blessure de guerre à l'origine de sa chute et de son état d'égaré. Il avait dormi 48 heures. S'il ne savait où aller, il pourrait rester là quelques jours, sans soucis.

Il ne s'étonna pas de cette proposition tant il se sentait "arrivé", mais éprouva un sentiment de gratitude qui lui mit les larmes aux yeux.

Le lendemain, visitant le jardin avec son hôtesse, il lui demanda : "le cassissier est-il toujours au fond du jardin ?". Eberlué lui-même de cette question, il se revit soudain. Enfant avec son meilleur copain, presque frère, ils disputaient les baies aux oiseaux. Puis, ils enfourchaient leurs vélos, partaient dans les bois, construisaient des cabanes dans les arbres afin d'observer les oiseaux au plus près. Ils se juraient qu'ils seraient toujours présents l'un pour l'autre. Plus tard, lui serait architecte et bâtirait de superbes volières pour son copain devenu ornithologue...

Un souvenir en appelle un autre.

La fac, remise des diplômes. Sursitaires, service militaire. Retour à la vie civile.

Fin brutale des rêves quand, à l'aube de leur carrière, l'armée les rappelle pour "une mission de pacification" en Algérie.

Les Aurès. A la tête de sa section, il subit une attaque. Tirs de mitraillette, des hommes blessés **huchent**, un jeune bidasse s'approche **clopinant** : "On fait quoi mon lieutenant ?"

Déflagration. Pas le temps de répondre. Il tombe ... Est-il mort ? Trou noir.

Dans *L'écho du Sud-ouest* du 20 septembre 1965, les lecteurs purent prendre connaissance d'un fait divers qui les intrigua au plus haut point. En voici le texte :

« Dans la nuit de dimanche à lundi, un homme a été découvert, errant, en proie au délire, dans une petite ville proche de Toulouse. Etrangement, il était vêtu d'un treillis et muni d'un équipement militaire complet. Alerté par une habitante, un médecin a diagnostiqué une amnésie traumatique, et ordonné une hospitalisation. Le malade recouvre doucement la mémoire, et aux dernières nouvelles, il serait en voie de rétablissement. Des recherches ont permis de l'identifier comme un individu porté disparu il y a deux ans. Jacques L. semblait promis à un brillant avenir après des études d'architecture et un passage remarqué à l'école des Beaux-Arts de Toulouse. Il a fait son service militaire et, en tant que lieutenant, a rejoint le contingent à Alger. Gravement blessé à la tête au cours d'une embuscade, il est rapatrié et démobilisé. Après quelques mois de convalescence dans une maison de santé où il est traité pour une amnésie, suivis d'un séjour dans sa famille, il disparaît et on perd sa trace.

Interrogé par le corps médical, le patient a peu à peu retrouvé ses souvenirs, mais de manière très confuse. Il se serait réfugié dans divers endroits inhabités et s'y serait caché pendant sa disparition, peut-être aidé par un ou plusieurs inconnus. Mais rien n'est sûr et, dans un tel cas clinique, on ne peut écarter l'hypothèse de l'hallucination. Il a cependant évoqué précisément une petite ferme abandonnée où un ancien artiste avait élu domicile, et où les enquêteurs se sont rendus. Là, une surprise de taille les attendait. Peut-être inspiré par l'ombre du peintre défunt, ou en proie à une sorte de délire, Jacques L. a été pris d'une fièvre créatrice. Utilisant le matériel disponible sur place, il a produit une douzaine de toiles, dont il n'avait gardé aucun souvenir, mais qui portent toutes sa signature. Leur facture exceptionnelle a attiré l'attention d'une enquêtrice, qui a mandé un expert. La question est de savoir si Jacques L. est bien l'auteur de ces toiles, et non l'artiste disparu, Joseph Delpy, lequel avait acquis une modeste notoriété dans la région. Selon une source bien informée, on peut d'ores et déjà constater la différence en matière d'inspiration, d'originalité, et surtout de maîtrise technique, mais il faut attendre les résultats de l'expertise en cours pour attester l'authenticité de ces toiles.

En tout état de cause, le cas de Jacques L. n'a pas fini d'intriguer les spécialistes, qui s'interrogent sur l'événement ayant déclenché les souvenirs. Un mystère demeure : comment s'est-il trouvé en possession d'un uniforme et d'un attirail militaire, puisqu'il a été rapatrié inconscient, par transport sanitaire ? Jacques L. n'a pas été capable de répondre à cette question. Cependant, les psychiatres supposent que cette mise en scène mystérieuse a provoqué un choc salutaire et a permis à la mémoire de se remettre en route.

Si le cas de Jacques L. devient un cas d'école pour la psychiatrie, le monde de l'art a tout lieu de se réjouir, puisque selon toute apparence, un artiste est né. »

Cunégonde de la Rosière